

Vue générale du Maârif.



Photos : Collection M. Tami

IL ETAIT UNE FOIS

LE QUARTIER DU MAÂRIF
CONSTITUA LONGTEMPS UNE
EXCEPTION COSMOPOLITE
DANS UN CASABLANCA OÙ
RÉGNAIT LA SÉGRÉGATION
ENTRE NATIONALITES. QUELQUE
44.000 MAÂRIFIENS D'ORIGINES
PRINCIPALEMENT ESPAGNOLE,
ITALIENNE, GRECQUE ET
MAROCAINE Y VIVAIENT JUSQUE
DANS LES ANNÉES 60.

LE MAÂRIF

Construit au début du siècle dernier à l'ouest de Casablanca, en dehors du périmètre urbain tel qu'établi par le plan urbanistique Prost, le Maârif, du nom de la tribu berbère des Maâroufis, dont c'était le fief, fut dès ses premiers peuplements une commune à part. Son surnom ? Chicago. Ses habitants ? Un melting-pot d'origines diverses et variées constitué à majorité d'Espagnols, d'Italiens, mais aussi de Grecs, de Portugais, d'Arméniens, de ressortissants des pays de l'Est et de... Marocains, juifs et musulmans. Partout ailleurs au Maroc et dans

les colonies, la règle était à la ségrégation stricte entre Européens et indigènes. Mais voilà, en ces temps où les pays du Sud de l'Europe n'étaient que misère et guerre civile, un prolétaire andalou ou italien ne valait pas mieux aux yeux de la puissance française qu'un autochtone. Et c'est ainsi que naquit une véritable «Little America» qui, à l'échelle d'une commune, grandit et prospéra pour atteindre en 1966 l'incroyable chiffre recensé de 44.000 Maâriens. Retour sur l'histoire d'un des quartiers les plus emblématiques de l'âme casablancaise.



Famille espagnole du Maârif dans les années 40.

Berth Gilavert dans son garage du Maârif, rue Pelvoux.



UN MODE DE VIE À L'ESPAGNOLE

Un samedi après-midi ensoleillé, il y a soixante ans au Maârif. C'est jour de corrida. Quelque 10.000 hidalgos, dans leur plus belle mise, assistent dans les gradins des Arènes de Casablanca au combat livré par un matador contre un taureau. Reçu d'émotions fortes, le public quitte le stade et converge vers ses habitations. Les festivités ne sont pas pour autant terminées. En bons Andalous qu'ils sont, les Maâriens ont pour habitude de se lever tard et de se coucher tard, avec un traditionnelle « siesta » durant l'après-midi. Le quartier s'éveille ainsi au coucher du soleil. Dès lors, on se croit à Séville ou Grenade. Le soir, les promeneurs remplissent les trottoirs et les terrasses de cafés sont bondées. Les habitants sont souvent occupés par les matchs de quartier. Les équipes de l'époque s'appellent l'Atlas, le Tajarapis, Canigou, le Galia sport Maârifien. Les joueurs portent les noms de Samaritano, Vazquez, Perez, Laumier... Pour autant, on ne peut pas dire que les Maâriens vivent en dilettante. Bien au contraire. Pauvres en éducation, mais riches en courage et en esprit d'entreprise, les Espagnols et les Italiens valorisent leur savoir-faire et dominent parmi les petits entrepreneurs et ouvriers du bâtiment. Les Espagnols, qui forment à cette époque la population étrangère la plus nombreuse après les Français, jouent un rôle important dans la ville. Spécialisés dans le bâtiment, la pêche ou la réparation automobile, beaucoup d'entre eux savent se rendre indispensables. Quant aux Italiens, très actifs dans le bâtiment et les travaux publics, ils



Logo du MAS (Maarif Association Salésienne).

vaudront au quartier le surnom de « Petite Sicile ». « C'était une époque bénie des dieux, se souvient Berthe Gilavert, l'une des dernières Européennes du Maârif. C'était un quartier très familial et bon enfant. Le matin, on sortait les chaises et tout le monde s'asseyait devant la porte des maisons. Quand une histoire était racontée à un bout de la rue, elle était répercutée de perron en perron jusqu'à arriver à l'autre bout de la rue », se remémore cette veuve qui, à l'image de l'histoire de son quartier, parle couramment français, espagnol et arabe. Confirmant les dires de Madame Gilavert, Si Haddaoui, un autre ancien du Maârif, ajoute que « le quartier, à cette époque, était un peu la place de l'Étoile marocaine avec ses rues qui, venant des quatre coins de la ville, menaient vers d'autres quartiers. Le Maârif était ouvert à tous sans exception. Certains le critiquaient, mais ils aimaient y venir car il était accueillant. La joie de vivre y régnait. La gentillesse des gens était exemplaire ». Le modérateur du site Internet des anciens du Maârif, le M.A.S., qui permet de garder le contact dans le monde entier, rappelle que « Le Maârif était le seul quartier de Casablanca où les Marocains pouvaient fréquenter tous les lieux, bars, cinémas et magasins sans discrimination raciale. Tous les Européens parlaient couramment l'arabe. Ce n'était pas le cas ailleurs. Allez voir au centre ville, on chassait les Arabes comme des chiens. Je me souviens d'un barman du café Excelsior qui interdisait même aux Arabes de passer devant la terrasse de son café ».

Photos de classe des écoles du Maârif.



L'EXIL

À l'indépendance du Maroc, en 1956, les communautés européennes résidant au Maroc se voient très vite livrées à elle-même. En effet, dans l'année qui suit, c'est toute l'administration française qui plie bagage à commencer par l'armée, la police, les fonctionnaires, les cheminots, les enseignants, les travailleurs du port, etc. Tous quittent le pays en masse. Madame Gilavert, l'une des rares Européennes à être restées, se souvient : « **Après le départ subit de l'administration, il y eut les vagues de marocanisation. Alors, les gens qui avaient un commerce ou une entreprise recevaient un courrier comme quoi ils n'étaient plus propriétaires de leur entreprise. C'est ainsi qu'au Maârif, les trois quarts de la population sont partis en l'espace d'une dizaine d'années. Moi, je n'ai pas reçu de lettre de marocanisation, alors je suis restée. Je ne sais pas pourquoi ils ne m'en ont pas envoyée une. C'est peut-être parce que mon père est venu au Maroc en 1910, que je suis née ici et mes enfants aussi.** » Beaucoup des Marocains restés dans le quartier après le départ de « Maâriens » ressentent le grand vide laissé par leurs voisins et amis. C'est le cas de Moulay Ali El Hassani El Alaoui qui témoigne sur le site des anciens du Maârif de son attachement pour ses anciens voisins. Il en profite pour lancer un avis de recherche de ses anciens camarades d'école et surtout, de son maître de classe, Monsieur Gimenes, qu'il pense avoir localisé à Aix-en-Provence.

NAISSANCE D'UN QUARTIER



Vue aérienne du Maârif et du bd Jean Courtin (actuel bd Brahim Roudani).

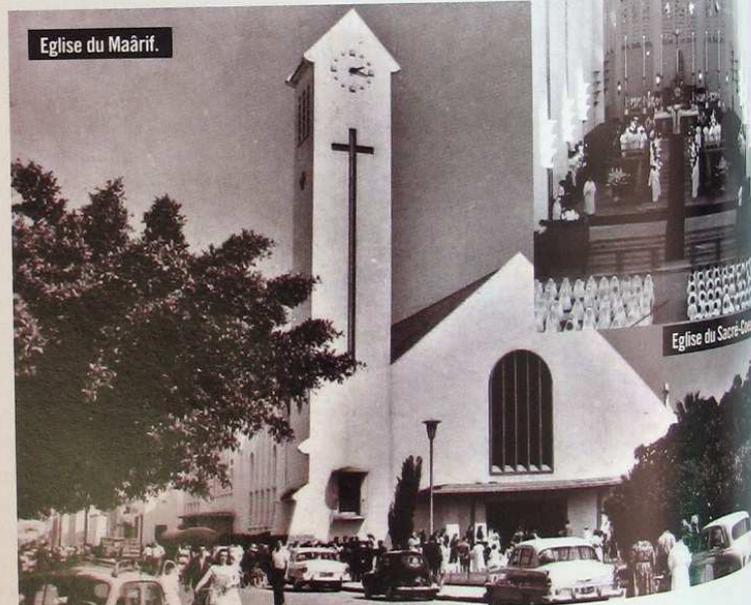
Convivial, le Maârif n'était pas pour autant un quartier salubre. Construit sur un ravin au sol imperméable, il est constamment inondé par les eaux de pluie de l'hiver. Madame Gilavert se souvient que, lorsque les Américains débarquent à Casablanca, c'est en péniche qu'ils sillonnent le Maârif, proposant aux enfants de monter faire un tour à bord de leurs embarcations. L'ensemble de fermes entourées de champs qui constituait initialement la commune du Maârif n'ayant pas été incorporé au plan urbanistique le tracé de ces quartiers, basé sur un quadrillage trop rigoureux, ne tolérait aucun espace public. Les terrains ne comportaient pas de voirie. Les rues, tracées en damier, n'avaient ni eau ni lumière. C'est en 1933 que le Maârif est enfin assaini. Les petites maisons construites autour de patios révèlent les origines ibériques et méditerranéennes des résidents et l'ambiance générale du quartier est extrêmement chaleureuse. De nombreux ateliers d'artisans cohabitent avec les entrepôts, les cafés, les écoles, les dispensaires... Les commerces sont regroupés sur quelques rues. Les habitants ont un réel sentiment d'appartenance : ils se sentent « Maâriens » avant d'être Casablancais et créent même un journal local. Madame Gilavert se souvient qu'à l'époque, la jeunesse du Maârif était très solidaire : « Nous étions très enthousiastes et très unis. Une nana du Maârif, il ne fallait pas se moquer d'elle ! Les jeunes étaient toujours là, comme des frères, à nous défendre ».

LES FÊTES RELIGIEUSES

L'église du Maârif est édifée entre 1917 et 1918 par les Pères de la Mission franciscaine. Elle est bâtie par le père Bonaventure Cordonnier. La population du quartier est à 90% catholique et beaucoup sont pratiquants. Les fêtes religieuses sont célébrées en grande pompe. Les feux de la Saint-Jean (forte population d'origine d'Alicante) et les processions du 15 août pour Notre-Dame de Trapani (population sicilienne) sont des rituels incontournables. Ils sont l'occasion de grandes festivités dans les rues. Le soir, place de l'église, rue du Jura, avec des bougies allumées à la main, des gens chantent l'Ave Maria, tandis que dans le ciel, des feux d'artifices illuminent tout le quartier.



Notre-Dame de Trapani.



Eglise du Maârif.

Eglise du Sacre-Coeur

LES LIEUX D'ENTRAIDE

Malgré l'entraide qui soudait le quartier, l'extrême misère régnait. « Avec la guerre, nous avons vécu le rationnement. Le pain était de si mauvaise composition qu'il donnait de l'urticaire aux enfants », se souvient Madame Gilavert. La pauvreté de certains habitants du quartier pousse des sociétés de bienfaisance et des ordres religieux à créer de nombreux établissements scolaires et d'aides sociales (Goutte de Lait, hospices...). Les écoles sont d'abord construites en bois. L'école des « Babalouches » (babouch = escargot), derrière l'église, est remplacée par l'école du Maârif, rue Fabre d'Églantine. Elle est ensuite réinstallée sur le terrain de l'école d'origine. L'école Dominique Savio, tenue par les Salésiens, est parrainée par Madame la Maréchale Lyautey.



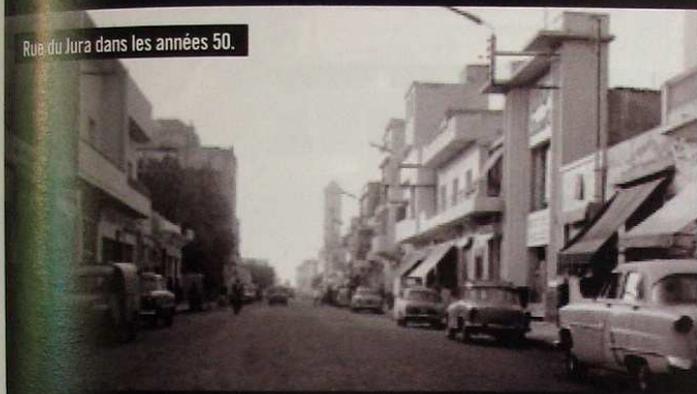
Communiantes du Maârif.



Brasserie la Presse, 1938.



Un mariage au Maârif.



Rue du Jura dans les années 50.



Terminus TAC n°7, bd Jean Courtin (Brahim Roudani).

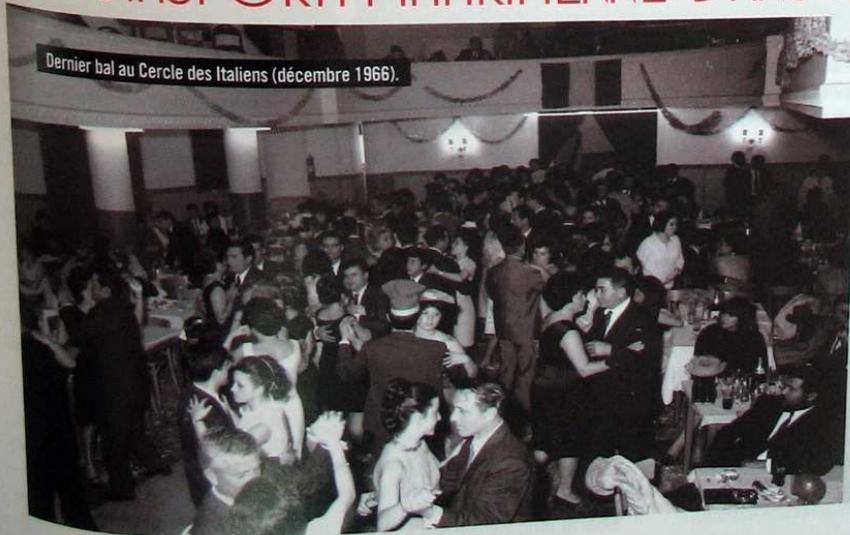
LES LIEUX DE VIE

L'ambiance du quartier est gaie, joviale et enjouée. L'un des membres du site du M.A.S., dont le pseudonyme est « Maârif 10 », rappelle qu'en matière de cafés, le quartier était servi. « Sur le boulevard Danton, il y avait le Val Fleuri ; rue des Alpes Le Petit Vin Blanc » ; boulevard Jean Courtin, Le Terminus, dont le nom coïncidait avec **le terminus du trolley n°7**. Sur le même trottoir, il y avait le Café central, géré par deux sœurs. À ce sujet, Maârif 10 raconte : « Il en est passé des champions dans ce café, à commencer par notre champion du monde de boxe. Celui qui, par son sourire,

égayait même les murs ». Marcel Cerdan, puisque c'est de lui qu'il s'agit, bien qu'ayant grandi dans le quartier voisin, Cuba, s'entraînait dans une salle de sport du Maârif. Celle de Lucien Rouppe, un entraîneur mécanicien qui avait aménagé une salle de sport au-dessus de son garage. Marcel Cerdan, marqué par le cosmopolitisme du Maârif, dira à son sujet : « La mer était toute proche et les pêcheurs étaient nos amis et nos voisins. J'ai côtoyé là, indistinctement, les Arabes et les Espagnols ». Plus tard, l'écrivain Mohammed Zaf-Zaf qui vécut 30 ans au Maârif, regrettera l'ambiance

qui y régnait quand les Italiens et les Espagnols y vivaient encore. Le journaliste Idriss El Khoury évoque lui aussi avec nostalgie les cinémas (Familia, Rex, Mondial, Monte-Carlo) et les cafés de sa jeunesse... Il regrette ces Espagnols très simples dans leur vie quotidienne et qui, au moment du crépuscule, sortaient leurs chaises devant leur maison et conversaient « Le voici (le Maârif) qui émet son râle d'agonie, malgré les fards grossiers qui souillent son visage. » Le Maârif fut aussi l'un des berceaux du mouvement ouvrier casablancais. On l'appelait, à juste titre, la « Commune libre du Maârif ».

LA DIASPORA MAÂRIFIENNE DANS LE MONDE



Dernier bal au Cercle des Italiens (décembre 1966).

« Toi tu iras en Amérique, toi tu iras au Canada, toi tu iras en Espagne, toi tu iras à Tahiti (moi par exemple ! Ce que je n'aurai jamais cru... et pourtant !). Et qui sait ce qui nous attend encore ! » C'est ainsi qu'un des membres de l'association des anciens du Maârif résume le sentiment général des Maâriens qui durent plier bagage du jour au lendemain et quitter leur quartier et leur pays sans se retourner. Une cinquantaine d'années après le drame du déchirement, les Maâriens gardent encore vivaces dans leur cœur les souvenirs de leur enfance au Maroc et en entretiennent la flamme. Deux sites Internet créés à cet effet par la communauté sont la preuve de l'extraordinaire vitalité du souvenir qui lie les Maâriens : le lien du père Aubert Lucien et le Livre d'or du Maârif.

LES NUITS CHAUDES DE CASA

INDUSTRIEUSE LE JOUR, CASABLANCA SE MUAIT LA NUIT EN UNE VILLE HÉDONISTE OÙ, AU SON DE TOUTES LES MUSIQUES, TOUTES LES EXTRAVAGANCES ÉTAIENT PERMISES.

Dès le début du XX^{ème} siècle, l'ancienne médina comptait d'innombrables lieux de fête, de plaisir et de jouissance. Au Café Glacier, on assistait à des concerts philharmoniques. A l'Olympia, on appréciait les vedettes débarquées la veille de la métropole. A la Villa des Fleurs, dancing de la rue du capitaine Ihler, les bouteilles de champagne à 25 francs coulaient à flot. Des danseuses légèrement vêtues s'y déhanchaient jusqu'au petit matin. Même ambiance au théâtre music-hall La Sqala, à l'Eldorado et aux Charmilles, ces deux derniers ayant été transformés, quelques années après, en cinémas le Régent et l'Apollo. Au fameux Anfa Club, rue d'Anfa, on valsait dans un décor mauresque, le temps d'un mémorable bal, ou on se faisait une partie de bridge entre Français, Allemands et Anglais. La communauté espagnole avait ses lieux, dont le Circulo Mercantile, tout comme la taverne royale de Manca ou le bar la Bodega, place de l'immeuble Branshing. Les anciens Casablancais n'ont pas attendu la Movida pour s'offrir tapas et complaintes flamencas. Pour les amateurs de chaabi, c'est dans le quartier réservé de Bousbir, du nom du propriétaire du terrain, Prosper Ferriau, qu'il fallait aller. Les chants, tam-tam et ghenbri y résonnaient jour et nuit. En ces temps-là, les Chikhat avaient leur Amin, les Rwayés leurs mécènes, les Haj Abed ou Haj Brahim Bissmmarn, richissimes Soussis débarqués à Casa vers 1905. Bent Hniyya défrayait la chronique. Femme publique et Chikha, ses morceaux célébraient Dikr et Aya. Bent Hniyya est morte en 1939, assassinée par un amant jaloux, un légionnaire français, alcoolique, fougueux et déserteur. Quant aux Bidaoui fortunés, c'est au café Tarzan qu'ils flambèrent, des années plus tard, leur fric et vie...



Salim Halali en plein action au Coq d'Or.



Hajja Hamdaouia avec Bouchaib Bidaoui et Aziz Alami.



La diva Line Monty.

(coll. Maurice Médioni)

LA LÉGENDE DU COQ D'OR

Le fleuron de ces folles nuits casablancais fut sans conteste le Coq d'Or. Chaque soir, de grosses caisses américaines traversent difficilement l'étroite ruelle du Commandant Provost pour décharger, quelques centaines de mètres plus loin, une clientèle distinguée en costards et tenues de soirée. De l'extérieur, la bâtisse cache, à l'instar des maisons mauresques, ses mystères. C'est une fois la lourde porte en bois franchie, l'étroit couloir traversé, qu'on se retrouve dans la salle principale de l'établissement. A gauche, il y a le bar où officie à la caisse Pierre, que tout le monde appelle affectueusement « Papa ». En face, la scène et les musiciens. Sur les côtés, les salons latéraux. L'ensemble est décoré avec beaucoup de goût : tapis de Perse, lustres de Bohême, tables et chaises de style authentique,

draperies de velours tissé d'or, bibelots et tableaux orientalistes de valeur. Pendant les mois de Ramadan, quand disparaissent du comptoir et des tables les bouteilles de spiritueux, le thé à la menthe est servi dans des verres de cristal, d'authentiques Saint-Louis dont la valeur est estimée aujourd'hui, chez les antiquaires, à plus de 1.500 dh l'unité. Vers 22h, l'un des plus prestigieux orchestres qu'a connus l'histoire moderne du Maroc s'installe. En provenance du Maroc et d'ailleurs, les plus grands musiciens juifs et musulmans ont travaillé chez Salim Halali. Citons la virtuose du qanoun (cithare) Salim Azra, le luthiste Amr Tantaoui, l'accordéoniste Elie Kakon, le contrebassiste Abdeljalil, les violonistes Mokhtari, Jacob Botbol, le Kibbou juif, sans oublier les Aziz Alami, Driss el Oujdi, Mustapha Hariri et autre Sekkat,

toujours à l'œuvre au Cintra, rue Allal Ben Abdellah. Ils entament la soirée par des airs d'ambiance et les deux garçons, les David, le gros et le mince, sautent tels des moineaux de table en table. Ils servent les whiskies de grandes marques, les champagnes Cordon Rouge et les vins de terroir, ainsi que des petits plats, de succulentes tapas à l'espagnol. Quant aux menus gastronomiques, ils se concoctent sur commande. Le chef n'est autre que Salim Halali lui-même, qui mijote poisson, tagines et tangias. Khaddouj Toubis, alias Doudou, un « khwalzi » ou « travelo » dans le langage de Pigalle, délaisse la danse et la scène pour venir donner un coup de main aux cuisines. Comment oublier les morceaux de poulets de Bresse, cuits à la vapeur et servis froids accompagnant les flûtes de champagne ?

Hajja Hamdaouia entouré par, entre autres, Ismil Ahmed et Fathallah Lamghari.



ET QUE LA FÊTE COMMENCE !

Ce n'est que vers le coup de minuit que Salim apparaît. Descendant de ses appartements privés, habillé tantôt en matador andalou, en prince oriental ou en dandy européen, il est accueilli par des applaudissements, des cris, des youyous et des vivats. Il fait le tour des tables, souhaite la bienvenue à ses invités, trinque avec les uns et les autres, utilisant son verre gravé or, plaisante et chauffe la salle, ne cessant de leur lancer qu'ils sont « la dernière race ».

Tout ce que Casablanca compte de gens importants, musulmans, juifs, chrétiens et étrangers est là, au Coq d'Or. Les tables sont occupées par les Benjdia, les Ohana, les Ayyadi, les Kakon, les Belbachir, les Berdugo et autres Berrada. On y croise les Ben Barka, Mehdi et Abdelkader, Mahjoub Ben Seddik, Tayeb Seddiki, Mehdi Bennouna, Ahmed Benkirane....

Sur scène, Salim entonne

« Auli hiani,
dar el bida diali »

(« Auli hiani,
Casablanca m'appartient »).

D'une époustouflante énergie, il enchaîne les morceaux et s'aperçoit qu'un groupe d'Américains est de la fête. Que viennent-ils chercher au Coq d'Or sinon l'univers du mythique Casablanca que Michael Curtiz a, en fait, réalisé dans les studios de Hollywood en 1942 ? Dans cette ambiance feutrée, ils cherchent désespérément Humphrey Bogart et Ingrid Bergman.

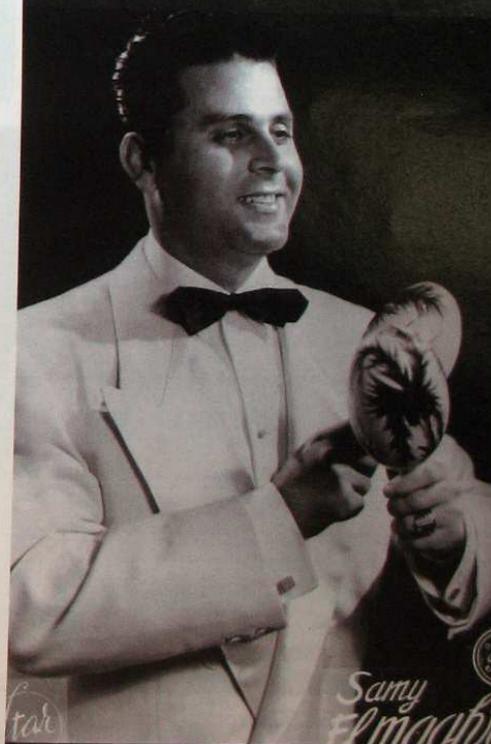
Salim se lance dans un solo à la derbouka, qu'il maîtrise comme personne au monde. C'est l'ouverture instrumentale de « al ain zarga » adaptée au goût yankee, avec la traduction du refrain en anglais. Les Américains jubilent. La soirée, telle un mariage marocain traditionnel, continue. Salim présente son riche plateau constitué de permanents, d'invités d'honneurs et d'artistes clients qui n'hésitent pas à prendre le micro pour un tour de chant.

Comment se souvenir de tous les grands noms à l'affiche du Coq ? Warda, toute jeune et

fraîche, y chante « Dalili Ahtar » d'Oum Kalsoum, Mohamed Fouteh « Awmaloulou », Maati Belkacem « Alach ya ghazali », sans oublier les « Ayuts » de Bouchaib Bidaoui, Hajja Hamdaouia et Latifa Amal. Salim fait venir des artistes du Maghreb et de France, tels Safia Rochdi, Raoul Journé, Line Monty, Blond-Blond, Rainette l'Oranaise et Lili Boniche. En plus de Tarab Charki, du chaâbi maghrébin et du judéo-arabe, le cabaret est l'un des temples du « Raks baladi », de la danse dite orientale. Ses vedettes sont Mounira, la soeur de Salim, Fathia Khairi, Fatima la blonde, Safia Chamia, Souad Ahmed, Fatima Bent El Anbar, sans oublier la petite et belle Ramla qui a fait tourner la tête à plus d'un. En bête de scène, le maestro ne finit ses soirées qu'aux aurores. Ce fut ainsi pendant des années, tous les jours sauf le vendredi, jour de repos. Le Coq d'Or a flambé au début des années 60 et, avec lui, sa mémoire et celle de ses somptueuses fêtes des Mille et une Nuits.



Line Monty, la grande diva de la chanson judéo-maghrébine, est connue pour ses morceaux d'anthologie, dont « Ya Ommi », créé en 1950 par Youssef Hgege, alias José de Suza, au cabaret le Boléro de Casablanca et destiné initialement à Warda Eljazairia. Elle a inauguré le casino de l'hôtel Saâdi de Marrakech en 1954 et fait, depuis, en compagnie du grand pianiste Maurice Medioni, de fréquents séjours au Maroc.



Auteur, compositeur et grand interprète, Samy Elmaghribi a enchanté les nuits et les lieux de la cité blanche depuis les années 1940. Le fondateur de la société de production et de distribution de disques Samyphone, actuel Jalal de la place Verdun, se produisait, entre autres, à l'hôtel Excelsior.